

L'EMPIRE ET L'ABSENCE

LÉO STRINTZ

ÉPREUVES NON CORRIGÉES

L'EMPIRE ET L'ABSENCE

LÉO STRINTZ

éditions inculte

Les feuilletons personnels n'avaient jamais été aussi nombreux – et à un certain niveau, ici, dans la ville narrative, ils n'avaient jamais été aussi aboutis. La nuit tombait, et comme à chaque nuit, c'était le grand travelling qui commençait ; ainsi, l'on allait d'hélicoptère en hélicoptère entre chaque homme, entre chaque incarnation, entre chaque, non pas *point de vue* – car il aurait fallu être bien naïf pour ne pas avoir compris, depuis le temps, que le seul et véritable point de vue était celui *du travelling même et de son Roi* – mais entre chaque élément sciemment torturé de la fresque ; et cela constituait un divin montage alterné, une constellation de plans aériens où les habitants ne nécessitaient aucune présentation. Tout le monde les connaissait déjà. Les rues, souvent, portaient leurs noms.

De ce fait, pour beaucoup, la tentation était trop forte ; pour beaucoup, la ville se résumait à cet instant précis au cœur de la nuit, lorsque l'ivresse et la fatigue réunies s'accordaient pour mieux suggérer, à l'oreille du voyageur hébété, qu'il laissât derrière lui toute identité et, mieux, abandonnât aux bras de l'obscurité le secret le plus fondateur de sa vie ; pour beaucoup, indubitablement, la ville, c'était cet instant-là, exprimé éternellement. La fin de la nuit ivre, conclue sur l'abysse de l'être, où l'on ne songeait pas juste à vendre son âme, mais où l'on se risquait à ne même plus la *retenir*. Parce que *ici*, plus que n'importe où ailleurs, une âme, *ça se retenait*, et quiconque ayant traversé au moins une fois ces terres l'avait forcément éprouvé avec chaleur et avec force ; *ici*, la nuit englutissait tous les remords et les non-dits, elle était l'œuvre, où le roi attendait que l'on tombe, elle était le royaume, où l'on abandonnait d'être un monde, et c'était bien cela de quoi la nuit vivait : des mondes, que les corps avaient fini par lâcher.

Voilà : l’océan avait sa force de marée ; la ville avait sa force de travelling. Mais pour certains, la tentation n’était pas *si* forte.

*

« Nous n’avions jamais eu d’enfants, mais ce n’est pas pour autant que nous ne ressentions pas des existences naître de notre union », m’avait-il dit, il y a quelques années, au bord de sa voiture hybride couleur pistache.

Le silence absolu du moteur était comblé par un bruit synthétisé censé prévenir les accidents, un bruit qu’il avait choisi, parmi la vingtaine d’options proposées, comme étant celui se rapprochant le plus du moteur de la Volkswagen qu’il conduisait autrefois.

« Nos enfants... eh bien nous les sentions vivre malgré tout. Nous les sentions peupler les espaces et s’épanouir dans le temps, portant nos traits et répandant nos lueurs... Mais, au bout du compte, nous ne souhaitions pas percer ces éclats indivisés pour en extraire un éphémère jet de vie. Nous préférons, quitte à ne pouvoir les connaître via une substance plus *facile*, croire en leur existence sans avoir à les remplir d’un souffle, sans avoir à les contraindre de prouver par leur mortalité la réalité de *notre* éternité, ou en tout cas, vois-tu, de cet être commun qui toujours habitait les interstices entre nous ; sans avoir à exiger d’eux qu’ils prolongent, par-delà notre existence, ce que nous étions et ce que nous ressentions. Sans avoir à les isoler, et les enfermer, ici-bas... Ah, évidemment, tout cela n’est guère pour toi singulier... mais, tout de même, j’ai pensé qu’il fallait que tu le saches. »

Sa conduite, souple, se faisait néanmoins tranchante. Le soleil illuminait nos sièges et cessait aux épaules, épargnant nos yeux grands ouverts, alors que nous traversions l’un des principaux symboles de l’expansion de la ville et de ses flamantes rénovations, un pont bleu à six travées.

« C'est bête, je sais, mais nous leur donnions même des noms. Et bien sûr, j'aimerais prétendre que cette habitude constituait avant tout, disons, une façon de retenir l'enfance, de maintenir abstraites toutes ces âmes, que je pouvais parfois presque sentir, en train de se débattre, sur les contours de son corps – mais, en toute honnêteté, nous faisons cela avant tout par excès de romantisme. Voilà, pour chacun de nos différents regards complices ou points communs, pour chacune de nos différentes colères et étreintes, pour toutes nos divergences, nous avions un enfant. Avec le recul, tu le comprends, tout cela était fort pathétique – mais cela, au moins, fonctionnait. »

Par la fenêtre, les haubans se succédaient, pareils aux cordes d'une harpe et montant, pour les plus hauts, jusqu'à trois cents mètres dans le ciel, si bien que cette architecture éveillait en moi la façon très particulière dont on regarde la route filer, lorsqu'on est jeune. D'une certaine manière, l'on a toujours l'impression, en ce temps, de parcourir le chemin nous-même, comme s'il était de notre devoir de nous imaginer parmi ces décors, en train de ramper ou sauter au-dessus des obstacles, et aussi je me voyais courant sur le sommet des pylônes pour la dernière fois.

« Puis tu es arrivé. *Toi*, dans la réalité... Et le plus difficile fut encore de trouver un autre nom. »

Bientôt, nous étions parvenus de l'autre côté du fleuve, et cela, aujourd'hui, ne creuse sur mes joues qu'un sourire peu concerné. De sortie comme chaque nuit entre deux rêves, mon vélo chancelle dans ce rituel du quatrième cycle de sommeil passé à moitié éveillé. Au milieu des étincelles urbaines et de ses premiers reflets, dans l'essor travailleur d'une cité où nous nous connaissons tous du regard, je compte ces bracelets multimédias holographiques, commercialisés seulement le mois dernier, mais qui déjà scintillent au-dessus de chaque poignet, tels de lumineux petits compagnons suspendus dans les airs. Je les discerne, dans une rue sombre et humide, malmenés sous le halo jaunâtre d'un lampadaire, grosses bulles projetées en

parallèle aux silhouettes; puis je les pressens, sur une banquettes reculée d'un club aux néons rouges, où de jeunes rôles secondaires, poignet en avant et coude écarté – la nouvelle position en vigueur *pour vivre correctement sa vie* –, mélangent leurs menus dans les rares espaces laissés encore au vide; je les imagine, enfin, sous les recoins gribouillés d'une table de dernier rang, l'hologramme jaillissant dans un amphithéâtre de cette université spécialisée en neurosciences, gloire nationale pourtant condamnée à envier la véritable grandeur locale.

Je prends un croisement et me dirige vers les collines, au nord, là où les routes deviennent plus gratifiantes. Tous ceux que je croise, que leur journée commence ou finisse, je les connais et ils me connaissent, et cette relation que nous entretenons les uns avec les autres – jamais plus, jamais moins – nous laisse parfois flotter dans un espace suprasensible, à la fois liés comme les doigts d'une main et libres comme l'air; c'est du reste l'impression que j'ai de ce monde socialement aplati quand, la nuit, il me semble lui appartenir. Et s'il en est ainsi, c'est parce que nous nous sommes tous déjà côtoyés chez *le roi* au moins une fois. Ne serait-ce que pour s'en affranchir...

Aux abords d'un club qui pose un point final à sa nuit, une femme hésite à rentrer accompagnée. Entre sa silhouette et celle d'un garçon désireux *d'officialiser leur récit en commun*, un rayon de lumière holographique se projette: la femme consulte, superposée sur le visage du jeune homme, la fiche feuilletonique à son sujet, compte rendu social archivé dans *l'encyclopédie des histoires de vie*, essentielle pour vérifier la nature des participations des uns et des autres dans les programmes du roi. Et voilà des actes éclairants, songé-je tandis que le centre se referme derrière moi, au regard de cet entretien publié récemment, où le roi aimait à se réjouir ouvertement de l'apparition de cet instrument à la valeur « hautement filmique », vantant les mérites de cette visualisation de la vie numérique, désormais bien plus facile à incorporer au sein même du cadre et de la narration.

Le progrès, selon lui, était conséquent, en cela que l'invasion de la vie privée dans la sphère publique, longtemps maintenue au stade oral résolument crispant de notre cher smartphone, s'étendait maintenant à travers l'image et le mouvement : assurément, le feuilleton s'épanouissait.

Mais le temps à ma disposition s'amenuise, je le sens, et il me faut attaquer avec plus de vigueur les routes sinueuses domestiquant les collines – car au sommet de ces dernières, je peux voir, comme un mystère marié au ciel, immobile malgré mon ascension en sa direction, l'extrémité de cette bâtisse construite juste sous la crête. Déjà, quelques virages plus tard, j'aborde son entrée en ralentissant, mais sans poser le pied à terre. Les locaux de *La Tétine*, la maison de production du roi Brandon Marsac, ressemblent à un observatoire. Avec son toit arrondi aux vitres teintées, coupole iconique au sommet de cette succession de bâtiments collés les uns aux autres, et dont la croissante élévation m'a toujours laissé penser que l'on pourrait aisément en dégringoler lors d'une évasion spectaculaire, l'endroit n'a pas fait qu'offrir à la *région* une renommée mondiale, il l'a établie comme la résidence d'un genre.

Une fois l'antré dépassé, une fois arrivé suffisamment à distance, je m'arrête et me retourne et l'observe. Oh, même à cette heure, *surtout* à cette heure, le centre névralgique de la ville continue à faire rugir son portail, la circulation incessante des camionnettes voyant ici une deuxième équipe relayer la première, prête à livrer ses rushes aux centaines de monteurs en train d'exécuter la vision du roi. Parallèlement, des heures et des heures de vies sont exclues du grand tableau, coupées, sur la table de montage, mais néanmoins conservées dans l'inaccessible et mythique salle des archives. Je frissonne : la force inouïe de cette tentation est le point culminant de mon voyage.

Voilà, ce rituel, je l'accomplis chaque nuit – simplement pour la catharsis passagère, pour me perdre dans la sombre excitation d'une incartade engourdie, purifiante. De ce fait, c'est à

5 h 21 que toujours cela commence, quand je me réveille grâce à mon horloge devenue intérieure. Ensuite, avant de sortir, je m'accorde deux minutes, non pas pour me rafraîchir le visage ou m'habiller, car j'arbore en ce moment même mon pyjama à carreaux noirs et blancs, mais pour contempler au milieu du salon l'empreinte de la nuit sur l'appartement, laissant l'instant grandir jusqu'à ce qu'il ait éclairé l'obscurité d'un élément nouveau. Pendant une heure, parfois un peu plus, j'habite alors le songe, en mouvement dans la ville, non pas exactement dissous en elle, non pas comme si mon rêve se mêlait à ses rues, mais plutôt comme si, dans une forme de transe, je pouvais entrer éveillé dans le rêve même que constitue la ville. Et en avance sur elle et pourtant en fait suffisamment synchrone pour l'entendre gronder, je parviens à savourer sa splendeur.

Il est maintenant 7 heures et c'est dans mon lit retrouvé que j'ai gagné le droit de prolonger mon sommeil. Sur le mur, l'affiche de mon adolescence m'y accompagne lentement ; l'affiche de la fiction, aussi, bien que, dans mon cœur, ce ne soit pas différent. Il est vrai qu'en ces temps je composais un fragment d'une mosaïque lycéenne, une partie dialoguée d'un format télévisuel, j'étais acteur dans un *soap* – et rien, là, de quoi s'estimer fier, tant le genre écrit connaissait alors, en notre ville, ses derniers, misérables, balbutiements, sous les yeux du roi son unique remplaçant. À bien y réfléchir, d'ailleurs, tout cela n'est pas si vieux ; si je le désirais encore, l'intégration à la ville via ces expériences fictives, via ce personnage pour lequel on se rappelait, parfois, encore de moi, s'avérerait facile, le recyclage naturel. C'est vrai, l'adolescence avait été vivante, et quand même sensiblement éprouvée au milieu des autres ; une forme de motivation s'était en ces années scénaristiques cristallisée. Ce visage, sur l'affiche – *mon* visage –, voilà qui constitue une forme de passion jeune et naïve, voilà qui constitue les restes de mon potentiel d'histoire ; la seule source de narration, dans mon cœur, pouvant encore me valoir une place dans la ville ; la seule source de vie, dans ma

vie ; le seul et l'unique point, susceptible de me ramener à une structure épisodique.

Je le sais : c'est par ce pli, que la ville me prendra, si un jour elle doit me prendre – mais je guette autre chose. J'espère une alternative, bien en vain... car ici ce n'est plus l'Homme qui écrit son histoire, c'est le feuilleton qui écrit l'Homme. Comme quiconque en cette ville, je n'ai pas à vouloir une intrigue ou suivre un quelconque fil narratif : c'est le monde, en permanence, qui le veut pour moi, c'est le monde, en permanence, qui désire me conquérir moi. Et tandis que je m'endors, je peux la voir, à travers les projecteurs de lumières balancés dans le ciel par les hélicoptères du roi, qui furtivement parfois traversent ma chambre. Comme d'habitude, c'est elle : l'immonde machine du feuilleton, immonde, parce que néanmoins belle, pour quiconque étant encore libre, venue se présenter à nous en hurlant :

Comment ? Tu ne prends pas du plaisir ? Tu ne joues pas le jeu à fond ?

Et de la même façon que lorsque le feuilleton nous ordonne *de vivre ce que l'on à vivre*, il veut en fait toujours dire qu'il nous faut vivre ce qu'il nous a donné à vivre, lorsque le feuilleton nous conseille *de profiter de la vie*, n'oublions jamais que c'est avant tout lui, qui va cinématiquement profiter de la nôtre.

Pourtant, c'est dramatique : je guette *quand même* quelque chose.

PREMIÈRE PARTIE

1.

La vue offerte par la fenêtre de ma chambre avait peu changé malgré les travaux : comme toujours, elle révélait le centre-ville, au loin, avec perfection, quand notre propre quartier, pourtant à nos pieds, demeurait assombri et oublié, tels des spectateurs absorbés face à une grande toile de cinéma illuminée. Et cela faisait longtemps, maintenant, qu'égaré dans les racines obscures et calmes de la ville, le vieil immeuble à l'escalier en bois grinçant se tenait là, avec en ses entrailles autant d'aristocrates déchus, caricaturalement impassibles, prétendument le dos tourné aux métamorphoses qui s'étaient opérées, durant la décennie écoulée, sur les rives de notre fleuve. Mais peu importe l'indifférence de sa posture, l'air presque *ailleurs* : il était parfaitement évident qu'il existait en cet immeuble une forme de rancœur – et d'une certaine façon, je pouvais la voir fourmiller par ma fenêtre, sa jeunesse tout autour dans les rues, bien loin de se limiter à mes quelques voisins mais étendue à tous ces habitants concentrés, refoulés, dans la vieille ville, pour la plupart fortement semblables. Je les nommais les *reste toi-même*.

Dans la pénombre, ils déambulaient, comme toujours un peu plus nombreux, ou plutôt comme toujours un peu plus *regroupés*. Leur grouillement, leur glapisement, montaient indéniablement en densité, parmi la vieille ville acculée et rétrécie – et parce qu'elle leur laissait « de moins en moins de place pour s'exprimer », ils n'hésitaient pas, du reste, à s'en plaindre. Pourtant, malgré les apparences, il aurait été injuste de rapporter leur présence à un *envahissement* : non, ces êtres avaient vécu ici toute leur vie, cela était d'ailleurs bien à mon regret. En vérité, ils étaient en grande partie les héritiers de la classe intellectuelle, exclus du centre de la ville depuis fort longtemps et parqués en dehors des terres du feuilleton ; bien souvent, l'on pouvait retrouver dans leur façon de se désolidariser du Roi la

même pertinence que celle dont avaient fait preuve, autrefois, leurs parents, lorsqu'ils condamnaient les chaînes d'informations en continue tout en vivant leur vie *comme une chaîne d'information en continu*, avec le même langage, le même désir de vivre, la même incroyable et stupéfiante course à la représentation. Aussi, l'on ne pouvait pas même vraiment dire du flot immonde des *reste toi-même*, là, au pied de l'immeuble, qu'ils faisaient honte à leurs prédécesseurs censément sages et instruits, puisqu'ils continuaient envers et contre tout, et assez fièrement il faut le dire, cette pose de la condamnation, cette vocation de l'opposition au feuilleton à travers une vie uniquement vécue dans son commentaire, si précieusement transmise par leurs aïeux. En somme, tout était normal, tout se perpétuait logiquement.

À présent, mon regard se perd droit vers l'horizon, où l'université, plongée dans la verdure au premier tiers des collines, marque la fin du champ visible propre à ce tableau nocturne ; en bas, les *reste toi-même* commencent à se dissiper, probablement attirés bien malgré eux par certaines parties du centre – « il faut avouer qu'ils savent quand même grave faire la fête », puis-je entendre l'un d'entre eux concéder, tandis qu'en s'esclaffant il révèle un tatouage *profondément humain* juste au-dessus de la raie des fesses. Alors, derrière moi, dans le couloir, ces deux lattes de parquet bien singulières craquent, indiquant cet imperturbable et unique chemin emprunté par mon père, de sa chambre à son bureau de travail.

« Mais comment faire, quand il n'y a plus de nectar ? », je l'entends susurrer de cette voix aiguë qui ne peut être que celle de Coco, le colibri bleu. Installé dans son bureau coloré par les peluches, figurines, cadres mais également distinctions en hommage à *La Forêt de Toutouc*, la série matinale de marionnettes qu'il supervise depuis ma naissance, mon père modifie son intonation de voix et s'exclame, toujours dans un chuchotement : « Demandons à notre ami Toutouc ! ». Je reconnais là l'in-

tervention de Ruruche, la perruche à collier rouge, dont le front renfrogné et les petits yeux contribuent à perpétuer depuis vingt-quatre ans sa position de grognonne au sein du groupe. Insatisfait, mon père soupire et déchire ce qui lui tombe sous la main, vraisemblablement des esquisses ou d'anciennes intrigues délaissées. Il n'a généralement pour cela que l'embarras du choix : dans l'appartement, pas d'ordinateur – hormis le mien, un portable vieillissant – ni même de télévision – il n'a jamais regardé une diffusion de son propre programme. En effet, Louis Gansa est un homme n'éprouvant qu'un respect très limité pour la technologie ou même le progrès culturel dans son ensemble, et c'est ainsi qu'un peu partout, les arcs narratifs et les histoires enfantines s'empilent, dans ces pièces sombres, vides et à vrai dire peu chauffées. Conçu afin de lui laisser de quoi s'immerger dans la série même à la maison, ce bureau transformé en petite salle de montage et d'enregistrement fait figure d'exception, comme d'ailleurs les dialogues qu'il peut y réciter : mon père, en dehors, ne prononce autrement jamais plus d'un mot ou deux par trimestre. Et ce n'est pas vraiment très grave.

« Quand il n'y a plus de nectar, Coco, j'en vole », lâche Toutouc, le toucan vert au gros bec et aux grands yeux noirs, qui jettera alors sans doute, immobile et silencieux, ce regard caméra dont les jeunes spectateurs raffolent. Assez clairement, la qualité de sa prestation, dans le rôle de l'adorable ahuri à qui échappe régulièrement « le sens des choses », ne faiblit pas avec le temps.

« Tu en voles, Toutouc?! » s'étrangle Coco, la taille moindre en comparaison de celle de ses compères, le bec long, fin comme une aiguille, parfait en somme dans son rôle de prétentieux de la bande sympathiquement hautain. Mon père tousse, répète la réplique plusieurs fois, accentuant successivement l'indignation, la colère puis, simplement, la tristesse, profonde, un sanglot dans la voix, juste terriblement déçu. Revenu face à ma fenêtre, je me mords la lèvre, hausse mon chaud manteau

en cachemire de l'adolescence, ferme ses lanières à boutons-pressions et noue autour de mon cou une écharpe de laine grise. À la droite du panorama, l'observatoire de Brandon Marsac surplombe le centre et réveille, à nouveau, de par le spot de l'un de ses multiples hélicoptères, le visage sur l'affiche de ma chambre, celui de ce rôle dans la vieille mosaïque écrite, l'obscur série lycéenne, la fiction antérieure au roi : l'oublié *soap opera*. Ce soir, nous aussi, nous sommes censés fêter la fin d'un projet.

Au bout de vingt minutes de marche, les premières notes d'une intrigue finissent par m'atteindre, depuis ces haut-parleurs intégrés aux murs, confondus au système d'aération. Face à cette longue rue s'enroulant autour du centre-ville comme une guirlande, je me rapproche progressivement du cœur du feuilleton, et bien que je ne puisse pas encore tout à fait le voir, je devine aisément qu'il pulse. Il se répand, via ce que l'on pourrait décrire, si l'on était nouveau venu en cette terre, comme *un système de customisation de la rue* – et il est effectivement toujours assez stupéfiant, surtout au premier abord, d'observer la ville tandis qu'elle propage, sans que l'on ne sache exactement pourquoi, la musique adaptée au passant principal du moment. Mais si en revanche l'on a passé un peu de temps ici, si on y a vécu suffisamment en retrait, alors les vieux postulats d'appropriation de la rue par l'individu ne font plus illusion ; alors on sait que, comme pour tout, il n'est jamais question que d'un principe de narration établi par le roi d'une façon structurelle. Afin, présentement, d'imposer à travers la musique prétendument libre une sonorité à l'instant ; afin, plus exactement, de mieux taire cette interdiction voulant que personne affilié au feuilleton n'ait le droit d'écouter ce qu'il désire profondément quand il le veut vraiment, au risque sinon de polluer les séquences et leurs bandes sonores. De cette façon, en songeant à *son* approche de la musique, en descendant progressivement la rue-guirlande vers l'enfilade proche de récits, je me rappelle, angoissé, exalté aussi,

que les rues, ne nous y trompons pas, demeurent les siennes – et qu’elles demeurent les siennes, d’autant plus parce qu’elles s’adaptent néanmoins à tous ses héros multiples, d’autant plus parce que, loin, bien loin, de vouloir uniformiser ses habitants sur un possible modèle prédéfini voire autoritaire, *il* les écoute tous au contraire avec amour et désespoir, pour se nourrir de leur singularité douce.

Arrivé plus bas dans la rue, il me faut désormais traverser les équipes occupées à se déplacer entre leurs différents sujets, les directeurs de segments, parmi les cadreurs et les perchistes, résumant les séquences et les répliques marquantes, notant les événements en face des *timecode* correspondants, et tous, sans exception, grimacent de cette présence qu’il faut éviter de capturer dans le cadre : la mienne. Le risque, comme toujours, serait de trahir l’esthétique du roi, pour qui il n’existe pas d’aveu à la clarté plus terrible que celui du visage flouté, à ses yeux moins la dissimulation d’une identité qu’un voile levé sur le refus de son Empire. Or, cela n’a jamais changé, mon visage exige d’être flouté, de la même façon que, malgré l’irrésistible ascension de Brandon Marsac, plusieurs centaines d’habitants rejettent encore l’idée de rejoindre son histoire, et aussi minoritaires soient-ils, plus, même, minoritaires sont-ils, et plus cela l’éprouve dans sa douleur centrale, dans son écueil original. Oh, mais qu’importe : certains s’accrochent à leur droit inaltérable de lui dire non, et si j’ai le droit, moi aussi, de le faire, c’est car, contrairement à Marsac, je suis né ici. Un luxe, en vérité, puisque depuis deux ans, le droit de séjour dans la ville n’est plus accordé qu’à la condition de céder son image au roi, loi jugée naturelle tant il est ici autant le principal créateur d’emplois que le premier fournisseur de destin, lui qui à une époque de la robotisation, créa énormément de professions en misant sur le secteur du feuilleton...

À mi-chemin, je m’arrête, essoufflé. Assise non loin sur un banc, une fille en collants noirs attend depuis trop longtemps

son chaperon mais c'est, de sa part, un effort bien illusoire : sa fausse patience n'a que faire de *ce qui aurait pu se passer* si celui-ci était venu. Au contraire, cela est certain, elle engloutit les instants manqués, elle triomphe silencieusement de l'inscription éternelle de son malheur via les fresques du feuilleton ; elle comprend, derrière son allure hébétée, outre sa pose *égocentrée*, aussi bien que n'importe quel artiste, et de façon pourtant absolument pure, la puissance de la victoire inhérente à la vie ratée. Enfin, lorsque le contretemps a été jugé suffisamment profitable, elle se retire, satisfaite, tandis que son équipe conclut la scène en capturant sa silhouette solitaire via, je peux l'apercevoir sur l'écran de contrôle, un zoom flamboyant exécuté jusqu'aux reflets de cette pince noire à pois bleus, qu'elle détache de ses cheveux pour les laisser retomber en vague sur ses épaules, comme, oui, parfaitement *épanouie* – et comment, en effet, ne pas l'être en sachant pertinemment que ces images trouveront un sens ? Certaines finiront aux archives, peut-être, mais d'autres trouveront leur place dans le courant émotionnel du roi ; montée, retouchée et intensifiée, la vie de la citadine s'inscrira avec fluidité dans le mouvement. Cela, aujourd'hui, personne ne l'ignore ; cela, aujourd'hui, personne ne le conteste.

Plus jeune, je me demandais parfois comment nous avions pu en arriver là. En ce temps, je finissais souvent par juger le phénomène assez simple, et peut-être cette facilité chez moi était-elle due à la profession de mon père : ainsi, j'estimais que du développement des niches spectatorielles survenu à la fin du siècle précédent, que de la substitution progressive du public de masse par les tranches communautaires, du *broadcast* par le *narrowcast*, nous étions basculés de l'autre côté du miroir, dans la *singularité technologique* du feuilleton, en ce point précis où l'offre, de par son développement exponentiel, était devenue aussi forte que la demande. L'être, dans ce nouveau schéma, s'avérait diffuseur de lui-même, le citoyen comme une antenne émettrice-réceptrice de sa propre niche, le média réduit à son plus petit dénomina-

teur commun ; par conséquent, l'on parlait d'un passage à l'*egocast*. Le terme était juste, son exécution, effectivement, en tout point concrète – mais son efficience, sa prise en considération, demeurait illusoire, tant les transmissions personnelles s'écoulaient en pure perte ; les vies se diffusaient avec frustration, séparées, découpées les unes des autres ; les images n'apportaient aucune satisfaction, n'ancraient finalement absolument rien – et cet état de fait, au départ maquillé par l'exaltation initiale de ce nouveau schéma de représentation, avait oscillé chez l'*usager* entre le domaine du présage inaperçu puis du savoir refoulé, avant d'être rapidement admis. Pire, l'on pouvait même assez tragiquement estimer que le contenu des expressions narratives et customisées sur les réseaux sociaux et les sites vidéos ne faisait que souligner un peu plus, à travers ces masses de souvenirs enregistrés, fragmentés, formatés, sur les partitions de disques durs peuplant le monde par milliards, à quel point précisément tous ces souvenirs seraient vains et perdus ; la perte, plus qu'à toute autre période de l'histoire du monde, de façon en fait effroyablement inédite, était intégralement représentée, totalement visible dans son abîme dément. Les vies et leurs représentations se dissipaient, dans la marge ignorée des médias obstinés qui continuaient, eux, à parler au peuple d'un récit global, d'une histoire binaire et recyclée, artificiellement prolongée, *broadcastée à vide* et entièrement désertée par les hommes, plus personne n'écoutant l'autre, plus personne ne croyant en l'autre, tous les deux parfaitement aussi vains.

De cette crise était né le Roi. De cette crise était né son grand feuilleton, qui promit à ces vies cristallisées sur les réseaux, à cette solitude pourrissante, à cette absence cruelle de destin, la possibilité non pas d'être entendues – car quiconque, aujourd'hui, pouvait être *entendu* – mais d'être imbriqués et intriqués entre elles. Le feuilleton fit ce pari de former une histoire à travers la vie intime des hommes ; il se présenta, en quelque sorte, comme un pacte social de représentation, une

union des points de vue pour faire coïncider l'éparpillement des récits et nourrir une même vision – et ce fut au roi, de jouer le rôle de liant entre ces sources narratives et de garantir une cohérence générale, de certifier une satisfaction finale.

En me rapprochant du lieu de rendez-vous, je me le demande : les habitants sont-ils, justement, *satisfaits* ? Pour la plupart ils me le semblent, derrière leurs afflictions du moment, derrière cette douleur honnête et profonde mais que tous devinent productives. Une question, néanmoins, me taraude toujours lorsque je parcours ainsi les rues de la ville ; je me demande, si chez tous ces protagonistes principaux et secondaires, si, par exemple, chez cette femme qui avait pris plaisir à attendre celui qui n'était jamais venu, se dessinait un dépassement de soi à travers cet abandon du moi au nom du feuilleton, ou au contraire malgré tout la persistance d'une célébration narcissique. La réponse, en tant que telle, a peu d'importance, mais cette interrogation reste inhérente à ma fascination pour la ville, et c'est ce mystère, à certains niveaux, qui m'a inspiré pour la conception de ce site consacré aux *vibromasseurs high-tech*. Loin de moi, pourtant, le souci du bonheur ou de l'orgasme, et plus loin, encore, la posture de l'homme désensibilisé mais exploitant la femme à travers un marketing haineux et revanchard – non. Mais lorsque mes collègues étaient venus à moi afin de monter un de ces nouveaux sites sur lesquels je travaillais la plupart du temps comme *freelance*, le concept m'était venu naturellement, tant j'étais alors frappé par cette excitation de plus en plus sexuelle que chacun pouvait ressentir face à l'objet technologique, dont l'achat, dont le déballage, prenaient d'ailleurs une place majeure dans les récits personnels sur les réseaux, et s'exprimaient souvent à travers des vidéos quasi orgasmiques.

Aussi, le parti pris du site était le suivant : traiter chaque objet technologique commun – le smartphone, le casque audio, la clé USB, etc. – comme également une possible forme de plaisir sexuel. Des tutoriels, pour *customiser* ces derniers et leur

ajouter une fonction vibromasseur, mais aussi des vidéos de déballages de produits flambant neufs ouvertement traités tels des ébats charnels, ou encore un recensement de ces objets à la fonction vibromasseur déjà bien présente (avec, mis en avant, le tout nouveau bracelet multimédia si vite répandu dans notre ville, et qui, selon les modèles, pouvait vibrer en rythme avec la musique écoutée, selon les battements du cœur ou encore le ton de la discussion téléphonique, en espérant qu'elle soit peu respectueuse des temps de paroles), bref, oui, tout cela était disponible sur ce site consacré aux périphériques informatiques sexuels qui, depuis plusieurs mois maintenant, était solidement lancé et ne demandait de ma part, d'ailleurs, plus grande implication. Mais voilà, désormais, que cette mission s'apprête à définitivement s'achever, puisque j'ai appris la semaine dernière que mes collègues étaient parvenus, comme ils le font souvent une fois la valeur marchande suffisamment élevée, à revendre le site. Après avoir répondu favorablement à ce mail qui me demandait de venir les rejoindre ce soir pour *fêter cette réussite*, je m'étais arrêté, un instant, en questionnant face à la fenêtre de ma chambre non plus le sort de la ville, mais le mien. Comment moi, Magnus Gansa, avais-je pu en arriver là ?

Rien, en toute logique, ne me destinait à échouer, si furtivement soit-il, sur les premières couches du transhumanisme sexuel. Longtemps, mon père m'avait habillé comme l'une de ses nombreuses marionnettes en peluche, comme l'un de ses enfants imaginés, et dans ce monde à la représentation hypersexuée, je n'étais devenu un adolescent que tardivement. Puis, aussi vite qu'il avait mis du temps à venir, cet être changeant avait déguerpi – et peut-être, alors, étais-je devenu un homme, bien avant tous les autres de mon âge, ou peut-être étais-je devenu autre chose. À un certain niveau, il me semblait que ce rôle dans la mosaïque écrite, ce personnage dans le *soap opera* lycéen, avait influé sur le cours des choses ; que cette représentation du désir, de la volonté, était survenue avant le désir

même, que cet être l'avait en quelque sorte devancé, et dans la foulée dissuadé, neutralisé, annulé. C'était ce que, secrètement, presque parfois inconsciemment, je pensais : que Dario – car c'est ainsi que s'appelait mon personnage –, avait constitué une espèce d'*aphanisis* ; une annulation du désir. Une dysfonction de l'être.

Toutefois, l'on ne pouvait pas dire que j'étais asexuel, non, j'étais sexuel, et j'étais placidement hétérosexuel – mais j'avais extrêmement peu d'attirance pour le présent, je prenais extrêmement peu au sérieux l'autre. Je ne pouvais pas vraiment faire autrement : vouloir interagir avec qui que ce soit me semblait parfaitement *ridicule*. Dans le sens où, plus que la relation physique, c'était la relation à autrui dans son ensemble qui m'apparaissait comme risible ; je ne pouvais pas m'empêcher d'esquisser un sourire, à l'idée de ma présence tentant de communiquer avec une autre présence, tentant de se persuader d'une singularité propre à leur relation. Oh, je n'avais pourtant rien contre les hommes et les femmes en tant que tel ; leur existence m'émouvait et ne me déplaisait pas, enfin la plupart du temps tout du moins. Mais l'idée de vouloir sérieusement interagir avec eux, l'idée de pouvoir un tant soit peu *croire* signifier quoi que ce soit à travers un rapprochement humain ne trouvait chez moi qu'un retentissement profondément comique.

Tandis que je me rapproche de la fête, non, je ne peux pas prétendre avoir changé d'idée. Je n'aurais pas pu être plus honnête qu'en cette méditation : c'est ainsi. Il n'empêche : ce soir, ce sont les vibromasseurs que nous célébrons.

Aux portes du club où nous nous sommes donné rendez-vous, je m'attarde, guère inquiété par mon retard, et me mêle à cette bande d'homosexuels élitistes, intolérants pourrait-on dire, qui préfèrent comme souvent rester un pied en dehors de la fête. Designer, médecin, publiciste, psychologue, membre du comité d'éthique ; malgré leur pose, je le sais bien, ces hommes sont

tous partie prenante, solidement intégrés à la ville, employés évidemment par *un seul et même homme*, juste suffisamment détachés de leur produit artistiquement parlant pour se permettre de le dénigrer à l'entrée des clubs – et parfois, de façon assez modeste, j'aime participer à leur discussion. Parfois, aussi, comme aujourd'hui, je me contente d'écouter leurs multiples invectives, alors qu'ils évoquent le dégoût que tant de gens suscitent chez eux.

« Le problème avec les femmes », me disent-ils, « c'est qu'elles ne répondent romantiquement qu'aux archétypes, qu'à la puissance de la fonction assumée, l'expression réelle de la sexualité. Qu'importe ta moralité, ton talent, ou même ton aspect physique en vérité, la seule chose qui compte pour elles, c'est la force d'existence de l'homme, sa capacité à embrasser pleinement un rôle ; le pouvoir, l'argent, la réussite sociale, tout cela demeure en réalité très secondaire, les préoccupations matérialistes n'importent pas tellement en fin de compte, ou sinon dans leur capacité à témoigner de l'accomplissement d'un modèle – le succès, en ce sens, par exemple des tueurs en série est équivoque, d'autant que la structure de la prison est dramaturgiquement très signifiante, elle cristallise, stabilise, maintient l'audace narrative d'une vie ; elle empaille l'impact dans le récit. C'est cela, en fait, qui compte, la faculté à *oser être*. Mais toi, au final, Magnus, tu es encore plus médiocre que ces préoccupations, parce que tu n'es même pas capable d'être *quoi que ce soit*. Tu n'as pas d'histoire pour te guider, tu n'as pas d'équipe à tes côtés, tu n'as pas d'hélicoptère dans le ciel qui te soit assigné, tu n'as pas d'éclairage particulier ; tu marches seul, et tu dégoûtes les gens, vraiment. Tu dégoûtes tout le monde. Même les femmes. Encore plus les femmes... ».

S'ensuivent alors leurs habituelles insultes quant à mon asexualité, « préférence » qui les rend toujours assez furieux, qui, pire, même, visiblement *les blesse* – et j'ai depuis longtemps cessé d'arguer que je n'étais pas ce qu'ils pensaient que je suis,

pour la simple et bonne raison qu'à la longue j'ai fini par prendre plaisir à entendre leur haine somme toute assez joyeuse, pleine d'une inquiétude avouée face à la possibilité d'un tel mépris pour le centre de leur vie. Enfin, au bout de quelques minutes, ils passent à un autre sujet, sous l'impulsion de leur meneur à la fine barbe rousse. Son accent, si difficile à définir, continue ainsi de retentir avec âpreté à propos de diverses habitantes, et lentement je me recule et bascule mon regard ; d'où nous nous tenons, le début comme la fin de la rue sont entièrement visibles, tombant telles deux pentes opposées vers l'entrée du club. En haut du premier segment, celui d'où je suis venu, je la remarque alors, dans un imperméable bleu.

Les *alpha gays* n'y font pas attention. « Hé, je te préviens, Marsac est à l'intérieur », m'annonce leur meneur, malgré tout bienveillant, avant de reprendre une gorgée de ce whisky sec commun à tout son groupe. Je hoche la tête, sans quitter des yeux sa silhouette bleutée en train de dévaler la guirlande, passant de tournage en tournage, jonglant entre les différents récits, depuis longtemps affranchie, depuis longtemps, surtout, complètement perdue de vue. Au-dessus de nos têtes, un hélicoptère de la production survole la zone et adresse un appel de phare à ses collègues fielleux, éblouissant les élitistes qui ne se privent pas pour lui répondre par un doigt d'honneur brandit haut dans le ciel – et cependant qu'une seconde l'on m'oublie, je me résous à entrer à l'intérieur du club et retrouve, quelques minutes plus tard, mon équipe de webdesigners.

Assis sur des poufs carrés en cuir noir et accompagnés de leurs petites amies, ils ne m'ont visiblement pas attendu pour commencer à trinquer déjà plusieurs fois, et rapidement une demi-douzaine de filles se pressent autour de nous pour clamer sans gêne leur vif intérêt pour notre nouveau site. Comme souvent, mes collègues me poussent à prendre la parole – « Magnus est probablement celui qui en parle le mieux » – mais je me

rends compte assez vite que le compliment n'est pas gratuit au vu du sujet. Le fétichisme technologique, l'orgasme de la customisation, l'absence, à la fin, de toute forme phallique sur notre site ; j'évoque donc cela rapidement, assez lassé, sauf peut-être lorsque vient le moment de sous-entendre que le vibromasseur clé USB pour femme devrait probablement laisser la place, un jour, au *vibromasseur humain pour clé USB* – et, effectivement, même si les gens m'écoutent attentivement, je ne peux m'empêcher de repenser à ce que les *alpha gays* m'ont répété à l'entrée du club : assez sensiblement, je dégoûte les gens. Quoi qu'il en soit, tandis qu'à mes côtés une amie lointaine consulte sur son bracelet l'interface du site, prodiguant en parallèle moult caresses à la petite boule encastrée qui projette l'image au milieu des poufs, j'en conclus que ce n'est pas bien grave.

Au loin, mon équipe le remarque, une agitation se fait ressentir ; un tremblement feuilletonesque, venu du centre névralgique de la fête, nous revient par vagues. Suffisamment à distance de l'action pour passer inaperçue, Sophie Charles, la jeune adjointe de Brandon Marsac, en place depuis le tout premier programme, supervise le tournage comme si elle n'était qu'une cliente, ignorant sa boisson pétillante de convenance, les yeux fixés sur un moniteur où des yeux verts et tranchants, apparus bien plus profondément dans la salle, la dérangent : je crois, oui, qu'à son tour la femme à l'imperméable bleu est rentrée. Sans hésiter plus longtemps, je me relève et grommelle hasardeusement quelque chose à l'attention du groupe, prétextant aller faire *un saut* au comptoir pour leur chercher à boire – et debout, en marche vers le bar d'où je ne compte néanmoins pas revenir, j'étouffe une grimace, je regrette amèrement d'être venu, non pas en raison de l'ennui un peu triste suscité par cet instant, non pas à cause de l'essor festif ou l'insignifiance de mes collègues, puisque tout cela, je m'y attendais très fortement, mais parce qu'au contraire, dans ce mouvement présent qu'est le mien, dans ce détachement satisfait de mon groupe, traversant seul le lieu pour m'installer

au comptoir, devinant aux alentours la lourde présence du roi, je sens le mouvement narratif en moi chaleureusement s'installer, ainsi qu'une forme de vie et de désir.

« Eh bien oui, tant pis », je juge, après avoir commandé un cocktail au hasard, demandant simplement à ce qu'on me serve la dernière chose à avoir été servie. L'optique, par ce procédé, de ne pas trop imposer au moment mes préférences individuelles tombe néanmoins à plat, quand ce chocolatini servi me renvoie droit à ses goûts d'autrefois : *elle est donc bien là*. D'un grognement, je pousse le verre de mon champ de vision et bascule en arrière. Quelques mètres plus loin, en effet, Lo et des amies sont assises sur une banquette, des pailles à la bouche, sirotant des cocktails parfaitement alignés devant elles et dont l'alliance des couleurs, allant du vert en rouge en passant par le brun, semble avoir été calculée. Est-elle de retour dans le feuilleton ? Un doigt sur les sourcils, je grogne – d'autant qu'à l'étage, je peux voir, constatant là que l'avertissement du meneur barbu était donc justifié, le Roi, jamais bien loin de sa muse de la saison, Sixtine Victorini, qu'il examine d'un sourire uniquement effacé, de temps à autre, par le plan d'un cameraman « oubliant l'essentiel ». Fidèle à ses habitudes, il tente d'apparaître là comme si son essence était commune et qu'il vivait, en quelque sorte, une vie semblable à la nôtre, mais il a beau ainsi confondre sa présence dans les situations triviales et festives, faussement accessible, je sais, à voir son ventre exagérément gros compte tenu de son corps, à voir certains intervalles entre les boutons de sa chemise, tel un aperçu de son existence plus réelle en forme de parenthèse, qu'il y a quelque chose du roi que l'on ne voit pas.

Je déglutis : oui, c'était une erreur que de venir ici. Rapidement, je fais demi-tour, avec en ligne de mire la sortie. Dans mon dos, les vrombissements du feuilleton paraissent se calmer, et avec lui le propre battement de mon cœur, tranquilisé face à la simple étape que constituent mes collègues, dont j'évite facilement les regards en me faulant à travers les danseuses.